

Deux mille ans de culture à Lyon

Par Anne-Caroline Jambaud, Hors-série culture de Lyon Capitale, Septembre 1999

Deux mille ans de culture à Lyon ! Une telle synthèse serait impossible à esquisser si Lyon avait donné naissance à une longue lignée d'artistes de renom ou avait régulièrement abrité d'intenses foyers artistiques. Mais Lyon n'est pas Paris ou Vienne. Au cours de son histoire, elle s'est volontiers comparée aux plus grandes, s'autoproclamant "capitale des Gaules" pendant l'Antiquité, "seconde Rome" vers 1320, "seconde Florence" sous le règne de François Ier. Pourtant, entre deux longues crises d'obscurantisme et de fléaux, Lyon ne connaît que quelques périodes vraiment fastes sur le plan culturel. La Renaissance est sans conteste la plus belle d'entre toutes : capitale de l'Europe des affaires, Lyon accueille de prestigieuses foires internationales et abrite des artistes de renom, attirés par le génie de ses imprimeurs. Cet âge d'or atteint son apogée avec la somptueuse Entrée royale de 1548 (...), avant de replonger dans les crises. Rares également sont les artistes de la ville à avoir pris une envergure nationale voire internationale. Les plus doués d'entre eux ont d'ailleurs très vite, et parfois très volontiers, été aspirés par Paris, sorte de passage obligé vers la notoriété. " Lyon n'aime pas ses artistes ", déplore-t-on régulièrement, au moment par exemple du départ des peintres Orsel ou Meissonnier, ou plus récemment des metteurs en scène Françon et Martinelli. Les artistes le lui ont

bien rendu, qui, comme Saint-Exupéry ou Puvion de Chavanne, détestaient cette ville.

Inversement, rares sont les artistes de renom de passage à Lyon : on trouve notamment la trace de Rabelais qui y fait éditer deux ouvrages et Clément Marot, celle de la troupe de Molière ou du compositeur Rameau.

Art et industrie, même combat !

Mais la supériorité parisienne n'explique pas à elle seule le faible rayonnement culturel lyonnais. Parce qu'elle est bourgeoise plus qu'aristocratique, Lyon compte son temps et son argent et ne s'offre pas le luxe d'une douce oisiveté ou d'une vie de bohème propice à la fermentation des arts. Les inventeurs, médecins ou entrepreneurs s'y épanouissent d'ailleurs plus facilement que les artistes, même si leur sort a parfois été intimement lié. C'est parce que Lyon est la capitale du grand commerce et de la banque, lieu de foires internationales renommées qu'elle accueille dans le sillage de la cour la fine fleur des artistes de la Renaissance. L'articulation entre art et industrie est sans doute l'originalité de Lyon, ce qui fonde véritablement son identité culturelle. Déjà dans l'Antiquité, le savoir-faire des artisans de Lugdunum, céramistes, bronziers ou verriers, semblait particulièrement reconnu. Les porcelaines

réalisées dans d'immenses ateliers sur les bords de Saône (dans des proportions industrielles ?) rivalisaient, dit-on, avec celles d'Arezzo.

Plus tard, parce qu'il s'agit de technique avant d'être un art, l'imprimerie, la soierie et le cinéma sont nés ou ont connu un développement remarquable à Lyon. En "faisant sortir l'image de la boîte", les Lumières étaient en effet loin d'imaginer avoir donné naissance au 7^{ème} art (...) Quant aux inventeurs de métiers à tisser comme Jacquard, pensaient-ils qu'ils permettraient un éveil de la conscience ouvrière et des revendications sociales ? Pouvaient-ils également imaginer qu'un jour des artistes comme Raoul Dufy fourniraient des dessins aux soyeux lyonnais ? C'est pourtant ce qu'il est advenu et qui constitue aujourd'hui les plus grandes fiertés de la culture lyonnaise. Les impératifs économiques ont souvent orienté les choix culturels, voire esthétiques. Le musée des Beaux-Arts fait ainsi l'acquisition de nombreuses peintures de fleurs afin d'offrir des motifs décoratifs pour les soyeux lyonnais.

L'attrait de l'architecture

Enfin, c'est quand elle s'intéresse à l'industrie ou au développement social que l'architecture s'est peut-être avérée la plus intéressante à Lyon. Quelques années après que Pierre-Marie

Bossan ait célébré la Vierge Marie à Fourvière, à travers une réalisation architecturale très contestée, Tony Garnier concevait de magnifiques abattoirs (aujourd'hui halle Tony Garnier), un hôpital (Edouard-Herriot) ou rêvait à une cité industrielle idéale.

C'est dans des temps plus anciens que la religion a inspiré la plus belle floraison monumentale, notamment au bas Moyen-Age quand le courant clunisien et les influences méridionales se conjuguent pour donner naissance à des édifices comme la Manécanterie, et surtout l'abbaye d'Ainay dont les chapiteaux sculptés expriment déjà le grand essor du roman. C'est alors aussi que débute l'interminable chantier de la cathédrale Saint-Jean, interrompu à plusieurs reprises par les terribles fléaux qui s'abatent sur Lyon (la ville perd régulièrement 40 % de sa population !). On ne retrouve une telle fièvre architecturale qu'aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Pour compenser sans doute sa faiblesse dans le domaine des arts, sur lesquels s'établit la domination parisienne et royale, Lyon multiplie les efforts d'urbanisme monumental. L'hôtel de ville, l'embellissement de Bellecour, l'Hôtel-Dieu (dont le dôme est confié à Soufflot)... il s'agit d'imposer la vision d'une grande ville. Mais ces grands travaux ont du mal à masquer la désolante stérilité artistique qui frappera la ville jusqu'à l'après seconde guerre mondiale.

Lyonnaiseries culturelles

Seule la peinture échappe à cette fatalité avec "l'école lyonnaise" qui traverse tout le siècle jusqu'au trio Carrand, Vernay et Ravier qui attira l'attention de

Corot et fit du petit village de Morestel une sorte de Barbizon lyonnais.

Tandis que les Lyonnais affirment un goût prononcé pour la musique (Lyon fut l'une des premières villes wagnérienne !), la littérature joue franchement la carte du régionalisme, avec chansonniers, sagesses populaires lyonnaises et coups de bâton distribués par le Guignol inventé par Laurent Mourguet (1789-1844). Au début du XX^{ème} siècle, on retrouve encore cette veine populaire avec des romanciers "à succès" comme Gabriel Chevallier, auteur d'un récit illisible dont le titre est passé à la postérité : " Clochemerle " Mais pendant des décennies, Lyon offre un visage de désolation culturelle que Jean Reverzy, dans Place des angoisses, résume en une formule saisissante : à Lyon, " l'intelligence sanglote ".

1965-1980 les quinze glorieuses

Après une petite agitation culturelle tout à fait conjoncturelle pendant l'Occupation (artistes et journaliste se replient en zone libre), Lyon se réveille vraiment à la fin des années cinquante.

En 1947, Jean Dasté s'installe à Saint-Etienne ; en 1953 Roger Planchon investit une cave de la rue des Marronniers à Lyon tandis qu'à l'automne 1960, René Lesage jette les bases d'une comédie des Alpes à Grenoble. Dans le sillage de ces hommes de théâtre, toute une génération de jeunes metteurs en scène comme Maréchal, Carlucci ou Chavassieux fait progressivement de Lyon une "capitale du théâtre", incontournable pour les critiques parisiens. Au théâtre du Huitième dès 1968, théâtre, art

contemporain et pop-music commencent à rencontrer un large public tandis que l'Elac (1976) et le Symposium de l'art performant (1979-1983) célèbrent la création contemporaine et la Maison de la Danse (1979) aiguise le regard du public sur la danse. Groupes et salles de concert transforment Lyon en ville rock. Le festival Berlioz (aujourd'hui disparu), puis les Biennales internationales du théâtre jeune public, de la danse et de l'art contemporain permettent aux Lyonnais de libérer leur regard, si longtemps braqué sur leur nombril. Même si ces structures emblématiques se sont parfois assoupies, la décentralisation semble avoir réveillé, ici comme ailleurs, un vivier culturel. Mais Lyon garde l'empreinte de son histoire. Art et industrie continuent à faire bon ménage, comme le prouve par exemple l'entreprise villeurbannaise de multimédia Infogrammes. Les artistes Lyonnais, notamment en peinture, donnent toujours volontiers dans la lyonnaiserie. Et la liste des grands artistes qui marqueront leur temps s'allonge sans doute modestement.